

Fiche technique

Italie - 2003 - 1h58

Réalisateur :
Gabriele Muccino

Scénario :
Gabriele Muccino
Heidrun Schleef

Image :
Marcello Montarsi

Montage :
Claudio Di Mauro

Musique :
Paolo Buonvino

Interprètes :
Monica Bellucci
(Alessia)
Fabrizio Bentivoglio
(Carlo Ristuccia)
Laura Morante
(Giulia Ristuccia)
Silvio Muccino
(Paolo Ristuccia)
Nicoletta Romanoff
(Valentina Ristuccia)
Gabriele Lavia
(Alfredo)



Résumé

C'est à Rome que vit la famille Ristuccia : Carlo, Giulia et leurs deux grands enfants, Valentina et Paolo. Chacun d'eux se trouve à une période charnière de sa vie : Carlo ressent l'usure de son couple et se demande pourquoi il travaille avec Ricardo ; Giulia, enseignante, ne supporte pas de voir son rêve de théâtre s'évanouir avec les années ; Valentina et sa copine Anna rêvent de devenir vedettes comme ces filles qu'elles voient se trémousser à la télévision ; et Paolo se demande qui il est, convaincu qu'il n'est rien, il voudrait pourtant bien sortir avec Illaria.

Nous suivons leur existence durant quelques jours ; une vie faite de décisions, de coups de théâtre et de hasards qui marqueront à jamais leur avenir. Toute cette famille traversera cette petite révolution en même temps, mais chacun pour soi...

Critique

Gabriele Muccino sait éviter la routine. Et pourtant, il en fait le sujet de son film. Après **Juste un baiser**, succès international où il était déjà question des élans du cœur, ce nouveau talent du cinéma italien dépeint ici la crise d'un couple et d'une famille terrorisés par cette sournoise routine. Parents et enfants ont deux points communs, la fierté et l'ambition. Tous pensent que leur bonheur est ailleurs, à l'extérieur du cocon familial, loin de cet appartement étouffant bien que superbe... Avec un couple malheureux, un accident, des rêves brisés, des amours perdues, Gabriele Muccino avait toutes les cartes en main pour expédier un mélo parmi tant d'autres. Mais c'était sans compter la finesse de ce grand réalisateur. Sans effets ni paroles inutiles, il réussit à rendre palpable la distance entre le mari et la femme, inspire une réflexion sur l'individualisme et l'incommunicabilité entre les êtres simplement à travers deux ou trois scènes / para-

boles (les personnages qui se parlent dans la glace). Il pointe aussi l'objectif, presque à la manière d'un documentariste, sur des sujets de société actuels, comme le miroir aux alouettes des shows télé dans lequel se fait piéger la jeune Valentina.

Comme pour les fameuses grandes sagas italiennes, il est difficile de quitter ces personnages, qu'on ne peut qu'aimer, avec leur fragilité et leurs défauts. D'autant que là aussi, Muccino frôle la perfection, avec un casting tout en sensualité. (...) On peut cependant regretter que son personnage soit abandonné en cours de route. Malgré ça, et le violon qui parfois se fait un peu trop insistant, les thèmes douloureux abordés autour de cette histoire magnifique toucheront tout individu, célibataire ou en couple. Parce que **Souviens-toi de moi** n'a rien de lourd, pas la moindre once de pathos insupportable. De bout en bout, c'est l'amour, amour propre, conjugal ou maternel qui reste le fil conducteur de ce film brillant et universel. De ceux dont il faut savoir se souvenir.

Stéphanie Thonnet
www.monsieurcinema.tiscali.fr

La différence entre **Juste un baiser**, le précédent long métrage de Gabriele Muccino, et ce film est bien entendu l'argent. Enorme hit, **Juste un baiser** lui a permis d'obtenir les aides nécessaires pour boucler une production davantage imposante. Avec un peu de démagogie, il résume ainsi "Le film (**Juste un baiser**, ndlr) s'est fait par miracle.. Il a marché, il a touché les gens dans beaucoup de pays. C'est le public qui m'a donné les moyens de faire **Souviens-toi de moi** avec une plus grande liberté."

Le film a obtenu 10 nominations au Donatello (les César transalpins), mais aucune statuette. Mais Muccino conti-

nue de séduire les italiens avec 10 millions d'euros de recettes au Box Office. Moins de prix, moins d'euros, mais plus de visibilité. Muccino commence à s'ancre dans le paysage cinématographique d'un pays qui n'a pas de grands cinéastes hormis Moretti et Benigni. La génération qui arrive (avec notamment Crialese) tente avant tout de s'exporter. Or, malgré le battage marketing, **Juste un baiser** n'avait allumé que 230 000 français, soit trois fois moins que **Respiro**.

Souviens-toi de moi reprend la scénariste de **La chambre du fils**, ainsi que son actrice principale, et la mega star Bellucci en bonus. Le résultat du film permettra de savoir si le cinéma italien est en bonne convalescence ou si sa santé ne dépend que de quelques auteurs.

Gabriele Muccino réalise des films qui possèdent les défauts de leurs qualités. Avec un regard observateur assez juste sur sa génération (et même la suivante), il se laisse tenter trop facilement par une morale conventionnelle, pour ne pas dire bourgeoise et réactionnaire, bref conservatrice. **Juste un baiser** finissait par une réconciliation très judéo-chrétienne du couple. **Souviens-toi de moi** n'échappe pas à ce type d'happy end familial malgré les blessures impardonnables et le fossé relationnel entre les êtres. On sent Muccino plus proche d'accepter la tiédeur des vies sages plutôt que d'appréhender les risques de la passion. Pourtant, à chaque film, ces portraits de "bobos" de la middle-class bien élevée (et bien névrosée) ont un arrière goût sucré ou amer, selon notre interprétation, mi-figue mi-raisin disons, où la tranquillité enfin acquise laisse entrapercevoir une liberté intérieure toujours présente, menant fatalement au chaos s'il y avait une suite improbable à ses films.

À travers deux générations, Muccino décrit la société occidentale, et ses aspirations. Le premier constat, lucide, est de dessiner des êtres solitaires, bla-

sés. "Petit, il voulait tout savoir. Plus maintenant." La génération née des années 70-80 ne résiste à aucune compassion. Muccino assassine ces incultes et insoucians, ces aspirants à la célébrité ("Je veux être une star"), ces têtes vides et ces corps formatés. Par cette entaille, il décrit ce qu'est l'Italie berlusconienne et ses effets. La société est alors décadente : on se gueule dessus, la TV est pourrie mais puissante, ... Dans ces moments-là, certes faciles, le cinéaste touche juste. L'Italie politiquement engagée est assassinée par ce star-système. Mais déjà sa caméra se pose en juge. L'époque est éteinte (là on rejoint les propos d'Arcand), le passé est oublié, le présent nous submerge. Il reproche la superficialité de cette Italie qui a renié la famille et cite Rilke ("Il est important de se souvenir et encore plus d'oublier") comme ultime roue de secours à cette spirale matérialiste qu'il semble dénigrer.

La belle idée du scénario n'est pas tant de se concentrer sur le quatuor composant la famille (dont deux enfants physiquement tête à claques dès le premier coup d'œil), mais d'infiltrer un virus, celui du passé et de la beauté, de la mémoire et du désir par l'intermédiaire de la chaleureuse et rieuse Monica Bellucci, pattes d'oie exhibées, second rôle somptueux et méritant, loin de ses personnages hollywoodiens insipides. Dans cette famille en crise, où les sentiments sont saccagés, la Belle apparaît comme un révélateur. Le film prend alors un peu de son tempo, qui lui manque souvent pour nous captiver complètement. Avec une construction trop classique, une narration désuète, le cinéaste se piège dans un récit trop long et souvent trop éparpillé.

Ces êtres, en quête d'identité, narcissiques, égocentriques, égoïstes, mal dans leur peau, sont incarnés par d'excellents acteurs ; Morante prouve une fois de plus sa capacité à se mettre en péril émotionnellement, à la fois belle et laide dans les ires les plus vio-

lentes. Elle est celle qui réussit le mieux sa libération et le refus de l'individualisme. Elle concilie harmonieusement sa vie d'avant et son rêve de toujours. Pilier du film, elle en porte aussi l'espoir entre son mari prêt à la rupture totale et ses enfants, perdus entre cynisme et utopie. L'ensemble est hélas trop didactique pour nous emballer.

"Nos proches oublient vite la beauté qu'il y a eu en nous." Le film fait écho à une époque trop prompte à la rapidité, à l'absence d'effort et de résistance. La société et son noyau central, la famille, sont en déliquescence. Et tous se bercent d'illusions : les braves du théâtre (art noble), les belles phrases écrites, les paillettes de la télé (forcément vulgaire). Et quand ils doutent de cette pseudo-réalité, tous se regardent dans le miroir pour avoir l'assurance d'exister. Bavard comme un film italien, parfois un peu trop, **Souviens-toi de moi** s'enlise à force de vouloir dire trop de choses sans aller à l'essentiel. (...)

- Vincy
www.ecran noir.fr

A première vue, c'est un film de personnages. Voici, saisis dans un moment où ils ne peuvent tricher -le sommeil-, le fils, la fille, le père et la mère. Carré mathématiquement parfait autour duquel tout va se nouer. Mais les angles semblent trop droits pour n'être autre chose qu'une illusion : les héros de Muccino sont des insatisfaits. Le père rêve d'écriture, la mère de théâtre, la fille de célébrité, le fils de flirts... Deux heures durant, ils vont se mentir, se croiser, puis se résigner, sur la scène où se joue leur avenir commun. Le monde extérieur n'existe que par rapport à cette famille. La maîtresse du père ne semble pas avoir de vie en-dehors de ses rencontres avec son amant, les liaisons de la fille disparaissent une fois l'héroïne lassée. Même la caméra reste

au service de l'état d'esprit de chacun des quatre personnages, vive et nerveuse dans les moments de dispute, quasi statique dans les instants de méditation. Tout est dans ce contraste entre les moments sereins et les scènes criardes : parce que les personnages parlent trop, ce qu'ils disent a peu d'importance. Au contraire, ce sont les gestes, les regards -en perpétuel décalage avec la parole- qui priment. C'est pourquoi ce sont les acteurs les plus "expressifs" qui s'en tirent le mieux, ainsi de Laura Morante, magnifique, alors que Monica Bellucci et Fabrizio Bentivoglio semblent s'être trompés de tournage.

(...) Il y a dans **Souviens-toi de moi** une mise en abîme effrayante. Le spectateur est sollicité comme un voyeur dans la vie de cette famille. Il assiste avec gêne à leur volontaire entretien des apparences. Ce n'est pas un hasard si les héros rêvent tous à se créer une autre identité : chacun a en lui une conscience qui se rebiffe éternellement contre la tranquille monotonie de sa vie. Le film n'a alors réellement de début ni de fin. Les générations se suivent et se ressemblent : alors que les parents se souviennent, les enfants préparent leurs souvenirs... Le spectateur n'est pas dupe du happy end. "Tout finira par bien aller" est la conclusion ambiguë que tirent les personnages de Muccino : en fait, ce sont les apparences qui triomphent, à l'image du faux sourire fatigué du père qui pose pour la photo de Noël après avoir convenu d'un rendez-vous avec son ancienne maîtresse.

Malheureusement, Gabriele Muccino n'en est pas à ses premières armes. Malgré tout l'intérêt bienveillant que l'on voudrait porter à son nouvel opus -plein de bonne volonté-, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'à peu de détails près, il est l'exact clone du précédent, **L'Ultimo bacio (Juste un baiser)**, qui avait triomphé en Italie en 2002. **Souviens-toi de moi** a beau être un joli film, il prouve que le retour sur la scène internationale du cinéma italien

n'est pas encore à l'ordre du jour.

Ophélie Wiel
www.chronicart.com

L'avis de la presse

Positif - Jean A. Gilli

Le film repose sur un scénario bien écrit, qui parvient à donner de l'épaisseur à chacun des personnages (...) Quant à la mise en scène, d'une grande fluidité eu égard à la nature d'un récit qui induit de nombreuses actions simultanées, elle brille par l'absence de tout temps mort (...) L'interprétation constitue l'un des points forts du film (...)

Première - Ghislain Loustalot

Gabriele Muccino (...) décrit avec finesse et un réalisme proche du documentaire les problèmes de la vie de famille (...) un formidable témoignage sur le temps qui passe, sur la prise de conscience amère qui surgit à la quarantaine (...)

Studio Magazine - Thierry Chèze

Doué d'un efficace sens du rebondissement et du rythme, Muccino signe un film romantique, plus noir que rose, terriblement passionné et jamais aimable ou complaisant avec ses personnages. Sa vision de la famille, centre de toutes les passions et déclencheur de tous les drames, est si mordante qu'elle en devient bouleversante.

L'Express - Christophe Carrière

Le film ne fâche pas plus qu'il ne bouleverse, mais le scénario est suffisamment verrouillé pour qu'on suive avec plaisir cette chronique chorale où chaque personnage est efficacement brossé (...) Pas de quoi crier au génie, mais peut-être une aubaine pour le cinéma transalpin.

TéléCinéObs - Elodie Lepage

Le tout n'est pas exempt de quelques scènes caricaturales, dans l'hystérie ou le mélo, mais on ne boude pas son plaisir grâce à un rythme enlevé et des acteurs tous convaincants.

Zurban - Véronique Le Bris

Juste mais cruelle peinture de la société

italienne, **Souviens-toi de moi** est trop démonstratif pour satisfaire. Reste le numéro d'actrice époustouflant de Laura Morante, à la fois énervante et profondément touchante quand elle manque de confiance en elle.

Le Figaro - Dominique Borde

(...) Gabriele Muccino se résigne devant le mouvement de la vie, l'impossible renaissance des adultes compromis et l'ambition limitée des nouvelles générations. Triste constat qui donne une tragédie comédie familiale pleine de mouvements et péniblement vériste.

Le réalisateur

Gabriele Muccino abandonne ses études lorsque l'opportunité de travailler comme assistant-régie auprès de Pupi Avati et Marco Risi lui est proposée. En 1991, il participe à des cours d'écriture avant de s'inscrire au Centre Expérimental de Cinématographie. Il tourne alors plusieurs courts métrages et travaille également pour la chaîne de télévision RAI.

Auteur et réalisateur d'**Ecco Fatto** (1998), Gabriele Muccino se fait remarquer dès son premier film où il aborde déjà le thème des relations amoureuses caractéristique de sa jeune œuvre. Suivent **Comme toi** (1999) et **Juste un baiser** (2001), véritable triomphe au box-office italien. Fort de ce succès, il dirige en 2002 Monica Bellucci dans **Souviens-toi de moi**, une étude de mœurs sur la vie d'une famille italienne vue à l'intérieur et à l'extérieur de sa maison.

www.allocine.fr

Filmographie

Ecco Fatto	1998
Come te nessuno mai	1999
Comme toi	
L'Ultimo bacio	2001
Juste un baiser	
Ricordati di me	2003
Souviens-toi de moi	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°513
Cahiers du Cinéma n°584

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com